

COLIN McEVEDY (1961-1985)

UNE THÉORIE RACIALO – EVOLUTIONNISTE

DE L'HISTOIRE DE L'EUROPE

Colin McEvedy a publié quatre atlas historiques dans l'ordre suivant : *Medieval History* (1961), *Ancient History* (1967), *Modern History* (1972), *Recent History* (1982). Ils ont été traduits en français et publiés en 1985 dans l'ordre chronologique : vol 1 : *Histoire ancienne* ; vol. 2 : *Histoire du Moyen Âge* ; vol 3 : *Histoire moderne (jusqu'à 1815)* ; vol 4 : *Histoire des XIXe et XXe siècles (l'Europe depuis 1815)*. La présentation est la même dans tous les volumes : sur la page de droite une carte et sur la page de gauche le commentaire. Sur les cartes les mers et les océans sont teintés en bleu et le reste du graphisme est en noir (lignes, à plat et hachures). Dans chaque volume le fonds (en bleu et en noir) ne change pas et toutes les cartes sont donc comparables. Mais d'un volume à l'autre le fonds et l'échelle des cartes varie.

Comme l'indique l'ordre de publication en anglais la conception de histoire médiévale européenne de l'auteur a joué un rôle déterminant dans le premier découpage de la Partie du Tout terrestre utilisée afin d'établir le premier fonds de cartes et d'en fixer les limites. « Tout au long de la période médiévale, les pays d'Europe et du Proche-Orient ont formé une communauté dont les membres étaient en interaction constante, mais se trouvaient presque entièrement isolée du reste du monde par des barrières naturelles. » (vol 2, p. 2). L'Europe est considérée comme une sorte de « sac », de « poche », fermé au nord par des glaces et à l'ouest par l'Océan, mais relativement ouvert à l'est où l'Oural n'a pas empêché des asiatiques de s'y engouffrer pour essayer de la conquérir (vol 2, p. 2-3, fig. 1 et 2). Vers l'est les limites des cartes de l'Europe varient donc en fonction des circonstances et des interprétations de l'auteur.

Le premier critère d'interprétation est la « race ». « L'aire Europe-Proche-Orient représente l'écosphère de la race blanche, de la même façon que l'Afrique subsaharienne est celle de la race noire, la Chine celle des Jaunes et l'Inde celle des

Dravidiens. (vol 1, p. 5) » Ceci étant, il est impossible classer les races en utilisant la forme du crâne ou le groupe sanguin car ces caractéristiques physiques « ne se révèlent réellement exploitables que dans le cas de populations isolées et peu nombreuses ; de plus ces méthodes tendent à fournir des réponses identiques chaque fois que l'on veut les appliquer à des groupes importants de la race blanche, la seule qui nous intéresse ici. (vol 2, p. 4) » En revanche, en s'appuyant sur une « théorie de l'évolution continue » on peut définir une « race [comme] une population qui a été isolée assez longtemps pour développer des caractéristiques qui distinguent ses membres des autres individus de même espèce mais d'origine différente. L'espace dans lequel évolue une race est son écosphère. Celle-ci est délimitée par des barrières naturelles [...] ou par des zones où se produit une modification de l'environnement [...] (vol 1, p. 5) ». On ne peut pas non plus continuer à utiliser la conception « déconsidérée » de l'existence de races « originellement pures issues de croisement qui se seraient produits en des temps très anciens (vol 2, p. 4) ». « Une race pure est simplement [sic] une race qui a été assez longtemps isolée pour qu'un certains nombres de caractères (« characteristics») se précisent et pour qu'il se produise en son sein le mélange continu grâce auquel ces caractères sont uniformément distribués dans la population. » L'isolement de l'écosphère « provoque [...] l'apparition de [...] dialectes [qui avec le temps] se constituent en langue » ainsi qu'une évolution des techniques et des comportements, « premier pas vers une nouvelle culture (vol 2, p. 4) ».

Il en résulte que : « Si l'on garde à l'esprit que la langue, la race et la culture forment un tout, la classification linguistique paraît [...] acceptable et bien plus pratique qu'une classification physique. (vol 2, p. 4) » Sur les cartes, par conséquent, les quatre « groupes ethniques » principaux de la race blanche (vol 1, p. 5 et p. 92) sont différenciés à l'aide de hachures diverses : les Sémites par un « quadrillage oblique », les Hamites par un quadrillage plus serré, les Indo-européens par des « diagonales », les Finnois par des « pointillés » (vol 1, p. 8). Ceci étant, comme « du point de vue de l'étude des sous-races, [...] les thèmes de cet atlas [vol 1] sont l'expansion et la différenciation des Indo-Européens. (vol 1, p. 8) », des variations du quadrillage oblique représentent une dizaine de « sous-races » : les Iraniens, les Slaves, les Baltes, les Thraco-Phrygiens, les Illyriens, les Italiques, les Hittites, les Germains et

les Celtes (vol 1, fig. 3). Il y a toutefois un problème avec Rome qui assimila progressivement et reçut malgré elle sur son territoire tous les citoyens des cités conquises et même les fermiers italiens qui abandonnaient la production vivrière : « rien ne put arrêter l'inexorable croissance de la Ville (t 1, p. 92) ». Dès lors, comment parler des Romains comme une « sous-race » : la « structure ethnique de l'Empire romain » dont les habitants « parlaient principalement à l'ouest le latin, à l'est le grec » (vol 2, p. 4) à la fin du IV^e siècle « est question d'histoire ancienne (vol 2, p. 4) » que Colin McEvedy résout en se servant de l'équivalence entre « la langue, la race et la culture ». Le territoire de Rome (et non plus l'aire d'extension supposée des Romains) est donc représenté en blanc entouré d'un gros trait noir pour « des raisons purement graphiques » : « s'il fallait hachurer les vastes étendues concernées » [...] « les cartes deviendraient illisibles (vol 1, p. 8). Le blanc entouré de noir renforcé est également utilisé pour représenter les territoires de l'immense Empire d'Alexandre et de Grecs en général. Ce choix « n'implique pas [que les Grecs et les Romains] se démarquent des autres Indo-européens ou qu'ils sont liés par une parenté particulière au sein du groupe indo-européen » (vol 1, p. 8).

On passe ainsi d'une classification *raciale-linguistique* à une classification *linguistique-territoriale* (vol 2, p. 4, carte p. 5). Le « groupe indo-européen » étant le plus représenté sur les cartes, les territoires relativement bien délimités des langues dérivées du latin (l'italien, le français, l'espagnol) ou du germanique (anglais, allemand) sont en blanc entouré d'une ligne noire, tandis que les territoires plus diffus des langues slaves et finnoises restent en hachures et en points jusqu'à la période où ils deviennent des États. Ce nouveau graphisme sans hachures devient celui des « entités politiques » (vol 2, p. 6) et envahit presque toute la surface des cartes à partir des grandes invasions (Ve siècle). Le lien conceptuel entre les quatre groupes ethniques de la « race » blanche : Sémites, Hamites, Indo-Européens, Finnois, avec les langues et les territoires « ethniques » des « sous-races » n'est donc pas rompu même si les contraintes de lisibilité obligent Colin McEvedy à « une certaine incohérence » (vol 2, p. 6). Ainsi, à l'occasion, la représentation sous-raciale en hachure reste utilisée pour les Iraniens, les Slaves, les Arabes etc. La hiérarchie utilisée est donc la suivante :

- *racés* : Blancs, Noirs, Jaunes,

- *groupes ethniques de race blanche* : Sémites, Hamites, Indo-Européens, Dravidiens,
- *sous-races du groupe Indo-Européen* : Iraniens, Slaves, Baltes, Thraco-Phrygiens, Illyriens, Italiques, Hittites, Germains et Celtes ,
- *langues des sous-races* : Germains : Allemand, Anglais, Scandinaves ; Latin(Italique) : Roumain, Italien, Français, Espagnol ; Slave : Russe ; Finnois : Hongrois.
- *espèces de sociétés [territoriales]* : Allemagne, Angleterre, France, Italie, Russie etc.

Cependant, comme le volume 1 sur l'Antiquité est publié *après* le volume 2 sur le Moyen Âge, Colin McEvedy n'a pas réussi à garder les limites des cartes médiévales qui s'arrêtent à l'Égypte au sud et à la mer d'Aral à l'est. Comment, par exemple, représenter l'empire d'Alexandre le Grand en restant dans des limites aussi étroites ? Il introduit donc un troisième critère : « La thèse qui préside à la rédaction de [l'atlas de l'histoire ancienne] est la suivante : l'aire couverte par l'Europe, la côte sud de la Méditerranée et le Proche-Orient forme une unité que l'on doit étudier en tant que telle. [...] les états méditerranéens et iraniens [...] forment une seule et même entité, bien que bilobée [sic] (vol 1, p. 3) [...] L'aire géographique ainsi définie forme un cadre de travail valide en ce sens qu'elle englobe tous les facteurs de son fonctionnement en système clos. (vol 1, p. 5) » Les cartes s'agrandissent vers l'est jusqu'à la vallée de l'Indus, le lac Baïkal, les montagnes de l'Asie centrale et vers le sud jusqu'à l'Afrique orientale.

Ce « système clos » est pourtant abandonné dans le volume 3. Les cartes de l'Europe rétrécissent et le Moyen-Orient disparaît presque complètement. En revanche des cartes du Monde euro-centré apparaissent. Ces changements sont justifiés par une analogie. En effet, de même qu'une population animale, d'insectes par exemple, ne peut être comprise qu'en la considérant en tant qu'espèce unique susceptible d'être remplacée par une autre, de même il est évident que « chaque espèce de société (each species of society) [sic] » naît, s'épanouit et meurt comme un cas unique. Mais alors que l'histoire des espèces animales est insérée et mise en perspective dans une théorie générale de l'évolution, dans le cas des « espèces de

société » l'absence de toute « théorie historique générale sophistiquée » ne laisse d'autre alternative que de prendre en considération « le remplacement perpétuel d'une société par une autre plus forte, d'un point de vue démographique, militaire et économique. (vol 3, p. 4) » Ceci étant soutenu, le contenu métaphorique de l'analogie l'emporte sur la simple affirmation de l'historicité des sociétés humaines en tant qu'espèces. Pour Colin McEvedy en effet, les coupures chronologiques dans l'histoire des « sociétés progressives (progressive societies) » en Europe comme la société britannique, ne sont pas liées à une quelconque « révolution » scientifique, industrielle ou militaire. « Mettre en équation industrialisation et progrès est aussi naïf que de mettre en équation vie et respiration, ce qui équivaut à ignorer le développement foetal, période pendant laquelle le mécanisme de la respiration se crée. Quand le nouveau-né respire, ou que la société s'industrialise, le véritable travail de développement est déjà parachevé. (vol 3, p. 6) » La chronologie des sociétés modernes est donc déterminée par les événements qui rythment l'histoire européenne : règnes, guerres, paix, modifications territoriales etc

Après la « race », le « système clos » et « l'hypothèse évolutionniste » Colin McEvedy introduit dans le volume sur *l'Histoire des XIXe et XXe siècles (l'Europe depuis 1815)* un quatrième critère celui de « la diversification et [de] l'évolution de la société européenne (vol 4, p. 2) ». L'unité-diversité de l'Europe résulterait de la rupture entre les pays méditerranéens et proche-orientaux : « [...] la société européenne n'était à l'origine qu'une partie d'un ensemble plus vaste qui s'étendait vers l'est jusqu'à l'Iran : ce n'est que vers la fin du Moyen Age que se creusa définitivement le fossé entre Europe et Asie du Sud-Ouest. (vol 4, p. 2) » Cette rupture renforce la fermeture du « sac » de « l'Europe proprement dite » vers le sud tout en le laissant ouvert vers l'est, en particulier vers l'URSS qui n'est pas une « nation purement européenne ». En plus, pendant les guerres mondiales, l'Europe s'ouvre vers l'ouest avec l'intervention des Américains du nord qui sont des européens. Mais, « l'apparition d'un *deus ex machina* ne modifie pas le cadre » (vol 4, p. 2), c'est à dire les limites de la carte utilisée. Dans le volume 4, comme dans les volumes 1 et 2, l'Europe reste donc un « système », certes moins « clos » car il est ouvert aux vents d'ouest (USA) et d'est (URSS), mais qui reste fondamentalement européen en dépit des aventures coloniales : « L'Angleterre est devenue une grande

puissance au dix-neuvième siècle en raison de la poussée démographique et industrielle qui fait d'elle, à partir de ses seules ressources intérieures, l'égale d'autres nations européennes : l'Empire était un ornement qui n'ajoutait ni ne retranchait rien à sa stature essentielle (vol 4, p. 2). »

Par conséquent, dans le volume 4 de *L'Atlas de l'histoire des XIXe et XXe siècles restreint à l'Europe [proprement dite] depuis 1815*, les cartes du monde disparaissent, le rôle de la « race » s'estompe et celui de l'« État » et du « peuple » s'affirme. Leurs noms sont soigneusement distingués sur les cartes à l'aide de caractères typographiques différenciés (État : capitales ; Peuple : bas de casse ; vol 4, p.2). Dès 1967 Colin McEvedy avait d'ailleurs écartée l'allégation nazie d'existence de races « originellement pures issues de croisement qui se seraient produits en des temps très anciens » comme étant scientifiquement « dépassée » et « déconsidérée » (vol 2, p. 4). Ceci étant, dans le volume 4, les critères raciaux et ethniques définis dans les deux premiers volumes sont implicitement fusionnés dans une concordance entre langues, « espèces de sociétés » et peuples. Graphiquement abandonnés ils sont utilisés dans les textes de manière discrète mais déterminante pour comprendre le « processus historique ». Ainsi, Colin McEvedy expédie en trois lignes imprimées en caractères minuscules le résultat de l'« élimination des groupes ethniques spécifiques [par les nazis :] ils assassinèrent cinq millions de Juifs, la plupart en Pologne et en Russie. (vol 4, p. 86, note 2) » D'autre part, selon lui, « Quoique l'on puisse dire [...] de la Seconde Guerre mondiale, son issue a été très simple en ce qui concerne la géographie politique de l'Europe : l'Allemagne a perdu, la Russie a gagné. » Le résultat fut que : « [...] Staline a résolu par une chirurgie énergique les problèmes qui avaient agité l'Europe d'avant-guerre. Suivant sa pratique habituelle, il a tracé une nouvelle carte, et adapté les peuples à cette carte : il a débarrassé la Russie des Polonais et la Pologne (ainsi que la Tchécoslovaquie) des Allemands. » Par ailleurs, si « la frontière soviétique d'aujourd'hui est plus souvent à l'est de la frontière des tsars qu'à l'ouest [...] en ce qui concerne les deux acquisitions nouvelles, il était raisonnable de céder la Prusse-Orientale aux Russes sur la base de la simple justice [sic], et la Ruthénie sur une base ethnique. » En conclusion, Colin McEvedy écrit en 1985 : « [...] on peut avancer que nous avons sous les yeux le résultat d'un processus de maturation qui a fini par donner à l'Europe les frontières

dont elle avait besoin. »... quatre ans avant la chute du mur de Berlin (1989) et le déclenchement du processus de dislocation de la Yougoslavie (1989-1990) ! Et il ajoute, à propos de la guerre froide : « Que cette situation soit confortable ou non, elle est certainement stable. (vol 4, p. 88) » [sic] !

Pour Colin McEvedy, dans la « continuité du processus historique (vol 2, p. 2) », les « espèces de sociétés » progressives peuvent devenir immobiles, entrer en stagnation et être éliminées comme les « espèces animales » condamnées : « [...] le remplacement perpétuel d'une société par une autre plus forte, d'un point de vue démographique, militaire et économique. (vol 3, p. 4) » est le moteur du processus. Réciproquement, de nos jours, les pays ou les nations sous-développées pourraient passer de l'état de « société immobile » à l'état de « société de progrès » en adoptant activement les traits sociaux de leurs « rivaux plus heureux » et non pas en acceptant passivement des investissements de capitaux extérieurs. Comme le montre l'exemple du Japon entre 1858 et 1889 si, « Renoncer à des croyances chéries est [certes] une démarche beaucoup plus pénible que d'emprunter de l'argent. (vol 3, p 5 et 6) », ce renoncement peut être très efficace pour sortir une société de la stagnation. Indépendamment des circonstances historiques externes, les conditions d'évolution des sociétés sont avant tout internes. Pour Colin McEvedy l'histoire n'est pas caractérisée par des « révolutions » comme la « révolution néolithique » ou la « révolution industrielle » mais par des « évolutions » qui s'amorcent avant que des « transformations révolutionnaires » produisent pleinement leurs effets : « Quand le nouveau-né respire, ou que la société s'industrialise, le véritable travail de développement est déjà parachevé. (vol 3, p. 6) » Ainsi, l'écrasante prépondérance économique, commerciale et industrielle de la Grande-Bretagne en 1830 se discernait dans les transformations amorcées dès 1750-1780. Mais, encore en 1815, « [...] l'Angleterre avait toujours plus de verts pâturages que d'usines lugubres, la Royal Navy régnait sur les flots avec des vaisseaux de bois presque semblables à ceux du siècle précédent, et seuls les plus perspicaces devinaient que par le charbon, le fer et la vapeur une nouvelle nation et un nouveau monde se créaient. (vol 3, p. 90) »

Subséquentement, à partir de la fin du IV^e millénaire, dans le « Croissant fertile » (Irak + Syrie + Palestine) situé dans le « système clos » du « sac » géographique constitué par l'Europe et le Proche-Orient, quand les surplus de nourriture issus de l'activité agricole de plusieurs villages sont utilisés dans un lieu proche celui-ci devient une ville dont l'existence modifie la hiérarchisation des « espèces de sociétés ». En effet, à l'inverse des communautés rurales qui restent homogènes, dans les villes il est possible d'exercer de nouvelles activités à plein temps, comme celles des artisans et des commerçants. Cette hétérogénéité favorise le progrès technique et son corolaire, le développement d'une nouvelle civilisation dont l'écriture devient un des moyens de gestion des « Cités-États » créées par des sous-races parlant la même langue. « La civilisation est synonyme, dans tous les sens du terme, de l'urbanisation (vol 1, p. 22) ». Dès lors, historiquement, l'opposition : progression/stagnation a pour moteur l'opposition : civilisation urbaine/culture rurale.

Ce sont donc les « centres de peuplement » des sous-races Sémites (Mésopotamie), Hamites (Egypte) et Dravidiennes (Indus) qui donnent naissance aux trois aires de civilisation du III^e millénaire dans lesquelles se concentrent les « centres urbains ». « Selon toute probabilité, [...] il n'y avait aucune [ville] en dehors de ces trois aires [de civilisation] » (vol 1, p.26). Les villes se différencient ensuite continuellement durant l'antiquité pour former des hiérarchies dont le nombre de niveaux augmente progressivement. A la base les « cités » se multiplient du III^e millénaire av. J-C au III^e siècle ap. J-C ; au niveau intermédiaire, les « grandes villes » apparaissent dès le IV^e siècle av. J-C (Babylone, Memphis, Athènes, Corinthe, Carthage) ; au sommet, les « métropoles » se développent à partir du II^e siècle av. J-C (Rome, Antioche, Alexandrie puis Constantinople). Les trois catégories de villes s'agrègent en entités géographiques différenciées reflétant les divisions ethnico-culturelles de l'Europe et du Proche-Orient (*Histoire ancienne*, vol 1, pp. 27, 35, 54, 71, 85, 91). Cette classification hiérarchique qualitative des villes à trois degrés est utilisée dans le volume 2 (*Histoire du Moyen Âge*) et au début du volume 3 (*Histoire moderne*). Elle est ensuite numérisée à l'aide des chiffres de population à partir de 1600 dans le volume 3 et dans la totalité du volume 4 (*Histoire des XIX^e et XX^e siècles*) où le nombre de niveaux oscille entre 3 et 6. Corrélativement, employées pour parler des villes qui se diversifient, les expressions utilisant le mot « centre » se multiplient :

« centre de peuplement » (vol 1, p. 22), « centre de la cité » (vol 1, p. 54), « centre de la puissance » (vol 1, p. 60), « centre urbain » (vol 2, p ; 8), « centre de la civilisation » (vol 2, p. 58), « centre [d'une autre Partie de la Terre]» (vol 2, p. 72), « centre du réseau commercial» (vol 3, p. 38), « centre économique » (vol 3, p. 88) et « centre industriel » (vol 4, p. 68). Ces expressions expriment le fait que, suivant Colin McEvedy, les villes sont des centres mais qu'elles sont elles-mêmes organisées autour d'un centre.

Dans les *Atlas de l'histoire* de Colin McEvedy il y a donc concordance entre un peuple, « espèces de société » ayant une langue sous-raciale, une culture, un territoire d'État d'une part et d'autre part son « centre de peuplement », « niche écologique » initiale ou dérivée dans laquelle naissent ses « centres urbains » hiérarchisés. Dans la continuité du processus historique de la Partie de la Terre où il est situé, ce peuple, inséré dans la hiérarchie des peuples est en progrès, en stagnation ou en régression. Étudier la hiérarchisation sous-raciale des peuples en faisant leur histoire politique, militaire, sociale, écologique et économique équivaut rigoureusement à faire l'histoire de la hiérarchisation de leurs « centres urbains ». Il n'y a pas de solution de continuité entre l'approche sous-raciale et l'approche urbaine « centrale ». Par conséquent, bien qu'il s'en défende : « [...] ce livre ne prétend pas exposer une thèse originale » (vol 1, p.11), Colin McEvedy prône à l'aide de ses cartes et dans ses commentaires une interprétation raciale de l'histoire fondée sur l'idée de la supériorité de la civilisation urbaine sur les cultures rurales (vol 1, p. 22)». Ses conceptions raciales et urbaines structurent les récits de son « roman de l'histoire » de l'Europe.

Prenons comme exemple le commentaire de sa carte des « conurbations » européennes en 1910 (vol 4, p. 40-41). Colin McEvedy cherche à y expliquer la stagnation de la Grande Bretagne et sa régression relative avant la première guerre mondiale. A cette fin, il classe hiérarchiquement les pays européens en se fondant sur le développement économique récent de l'Allemagne qui a « [...] évincé l'Angleterre de sa position traditionnelle de première puissance industrielle d'Europe. ». [...] « Derrière l'Allemagne et l'Angleterre venaient les trois autres grandes puissances : France, Autriche-Hongrie, Russie. » Il établit ensuite une

équivalence entre cette nouvelle hiérarchisation des peuples-nations-États et la hiérarchisation des centres urbains européens : « Rien ne révèle mieux ce nouveau profil de l'Allemagne que le développement de ses grandes villes. » En Europe cependant, l'Angleterre continue à avoir le taux d'urbanisation le plus élevé, la plus grande métropole (Londres : 7,3 M) et la plus grande conurbation (Leeds, Manchester, Birmingham : 5,1 M). Mais, si les métropoles de l'Allemagne : Berlin (3,4 M) et la Ruhr (3,5 M), sont légèrement moins peuplées que la métropole de la France (Paris : 4 M), il n'en reste pas moins que la progression de la population urbaine allemande est la plus forte d'Europe. Il ne parle pas de l'Autriche-Hongrie mais fait l'histoire de la révolution de 1905 en Russie en remarquant que « [...] si la population urbaine [russe] ne représentait qu'une faible fraction de l'ensemble (5 pour cent [...]) Saint-Pétersbourg et Moscou étaient à tous égards de grandes cités. En fait chacune était aussi grande que l'avait été Paris à l'époque de la Commune. ». La supériorité de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne est illustrée par la coïncidence entre la classification hiérarchique sous-raciale et de la hiérarchie urbaine centrale qui sont consubstantielles.

La thèse hiérarchiques raciale-évolutionnistes de Colin McEvedy est dans la continuité des thèses hiérarchiques du national socialisme et de la théorie des lieux centraux. Elle assure la transition avec les thèses hiérarchiques des théories de la centralité et du centre-périphérie. Au vu de son indéniable succès de diffusion elle est donc essentielle pour comprendre ce qui a été transmis des unes aux autres. La dénonciation des thèses qui prétendent combattre la notion de « centre » d'un point de vue purement idéologique *a priori* est donc insuffisant pour circonscrire les aspects totalitaires implicites contenus dans cette notion fut-elle opposée à celle de « périphérie ». Il faut d'abord critiquer le contenu pseudo scientifique qui sert de point d'appui et d'emballage aux thèses idéologiques. Ce n'est pas le point de vue « politiquement correct » qui fonde un raisonnement scientifiquement valide mais la dialectique entre les deux, à condition que le point de départ soit scientifique.

	NOTION EXPLICATIVE	PRINCIPE	MÉTAPHORE	FAIT EXPLIQUÉ
<i>NATIONAL-SOCIALISME</i>	Race	Hiérarchie	Culture rurale > Culture urbaine = centre	Campagne/Ville
<i>LIEUX CENTRAUX</i>	Race	Hiérarchie	Civilisation urbaine = centre	Ville/Campagne
<i>EVOLUTIONISME HISTORIQUE</i>	Race	Hiérarchie	Civilisation = centre urbain > culture rurale = centre de peuplement	Ville/Campagne
<i>CENTRALITE</i>	Ordre	Hiérarchie	Centre	Ville
<i>CENTRE-PERIPHERIE</i>	Domination	Hiérarchie	Centre Périphérie	Métropole/Ville